

Les sciences de la culture autour de 1900.

Dispositifs, concepts, méthodes

Journées d'études des 20 et 21 avril 2007

L'axe de la culture et de l'histoire se développe, selon Georges Gusdorf, avec l'émergence des sciences de l'homme au 18^{ème} siècle. Après la mobilisation de la condition humaine au 19^{ème} siècle, c'est l'histoire des structures à la fois mentales et sociales qui marque un tournant. Claude Lévi-Strauss et Michel Foucault créent une nouvelle conception des sciences humaines. Elle ne se confond ni avec l'ethnologie ni avec l'histoire des systèmes philosophiques.

Mais malgré les atouts indéniables pour l'histoire des sciences et pour son renouvellement épistémologique, les *sciences de l'homme* ne représentent pas le même cas de figure que les *Kulturwissenschaften* dans les pays germanophones ou les *Cultural Studies* dans l'espace anglo-saxon, ou encore les *studi culturali* en Italie. Depuis 1900, le concept de la culture sert à détacher les sciences humaines de la tradition philologique et herméneutique. Alors que les sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*) furent déjà une tentative de sauvetage de la « Vie de l'Esprit » (formule de Wilhelm Dilthey), les *Kulturwissenschaften* aussi résultent d'une crise de l'historisme et d'une réaction contre le positivisme. Mais leur point de départ est différent. Dès les premières *Kulturwissenschaften*, il s'agit d'une définition des objets culturels en tant que pratiques matérialisées et symboliques.

En revendiquant une identité disciplinaire avec ses propres options théoriques, ses questions et méthodes, ainsi que son objet de recherche,¹ les « sciences de la culture » d'aujourd'hui ne sont pas un phénomène limité à l'institution universitaire et scientifique mais la manifestation d'une restructuration du savoir différencié moderne, et une véritable révolution épistémique dont les implications remettent en question les conceptions héritées de la société et du politique. Selon une définition de Wolfgang Frühwald (1991), il s'agit d'analyser la culture « en tant qu'incarnation de toutes les formes humaines du travail et de la vie, y compris des sciences naturelles ». Un des grands acquis des sciences de la culture est donc leur dimension autocritique : « La culture est un objet d'une science qui fait elle-même partie de cette culture ».² Ce sont les premières *Kulturwissenschaften* en Allemagne qui ont posé des jalons pour cette autoréflexion pluridisciplinaire et hétérodoxe.

1 Cf. Hartmut Böhme: « Stufen der Reflexion: Die Kulturwissenschaft in der Kultur », in: *Handbuch der Kulturwissenschaften. Paradigmen und Disziplinen*, Stuttgart; Weimar 2004, vol. 2, pp. 1-15.

2 Hartmut Böhme: Kulturwissenschaft. (I). In: Reallexikon der deutschen Literaturwissenschaft, Bd. II; Berlin New York 2000, S. 356-359, texte en ligne: <http://www.culture.hu-berlin.de/hb/static/archiv/volltexte/texte/reallex.html>.

La journée d'étude sur les dispositifs, les concepts et les méthodes des sciences de la culture autour 1900 a réuni six représentants des sciences de la culture en Europe et aux États Unis : **Hartmut Böhme**, professeur de théorie culturelle à l'Institut für Kulturwissenschaften de l'Université Humboldt à Berlin, **Jean Clam**, chercheur CNRS au Centre Marc Bloch à Berlin, **Michael Wetzel**, professeur de littérature et des médias à l'Université de Bonn, **Helmut Lethen**, directeur de recherche au Centre International des sciences de la culture à Vienne, **Marion Picker**, Maître de Conférence (*Assistant professor*) de littérature allemande au Dickinson College de Carlisle, Pennsylvanie, et **Michele Cometa** de l'Université de Palermo, qui a co-dirigé le *Dizionario degli studi culturali*. Le retour sur les théories et les pratiques des anciennes *Kulturwissenschaften* nous a permis d'en débattre à la lumière de l'actualité.

Pour Hartmut Böhme, la genèse des *Kulturwissenschaften* s'explique avant tout à partir de Warburg et de Freud. Selon Warburg, leur recherche des indices paradigmatiques se laisse définir comme une psychologie historique de l'expression humaine. C'est une analyse iconographique qui considère à la fois les Anciens, le Moyen Âge et les temps modernes. Böhme présente un catalogue de principes qui va d'un refus d'une « police douanière entre les disciplines particulières » jusqu'à l'espace médiateur des formes symboliques et leurs expressions affectives (*Pathosformeln*). On voit que Warburg se situe entre Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche. Leur reconstruction des parcours migratoires à travers les images et les symboles souligne le rôle prépondérant de l'angoisse dans le processus de la civilisation, ce qui témoigne des structures archaïques de l'histoire culturelle dans laquelle les énergies sacrificielles servent à canaliser les pulsions et les affects. Comme Freud, Warburg s'intéresse aux ruptures entre familiarité et étrangeté, conscience et inconscient, rêve et réveil, désir et moralité, souvenir et oubli. La culture apparaît comme un champ énergétique des différents vecteurs psychiques. Cette forme de *cultural mapping* avant la lettre embrasse déjà les trois principales caractéristiques des sciences de la culture : le travail sur le détail, l'analyse des processus de longue durée et les interventions sur l'actualité.

Marion Picker prolonge cette réflexion sur les préfigurations méthodologiques dès 1900, avec une analyse des techniques de transfert dans l'expérience clinique de Freud. Grâce à la pratique de la *talking cure*, Freud s'engage à détacher la psychanalyse des sciences naturelles. Le fait de parler par libres associations permet d'établir des liens entre les choses disparates et de trouver un ordre symbolique aux systèmes figuratifs et imaginaires de l'inconscient. La psychanalyse ne s'intéresse pas seulement aux procédés de l'histoire culturelle mais dévoile également le fonctionnement des métaphores que Picker rapproche des techniques cartographiques. Le *mapping* de Freud serait donc comparable à la philosophie du langage de Benjamin pour lequel « produire des ressemblances,

imiter, semble être une faculté proche de celle de dénommer »³. Lors de la discussion, on a soulevé la question de la pertinence de ce rapprochement entre la similitude développée chez Benjamin (*noch nicht erfasste Ähnlichkeit*) et le rapport complexe entre espace et temps chez Freud. H. Böhme rappelle le travail archéologique de Freud. Il évoque l'exemple de Rome dont le plan de ville fait apparaître les appropriations et les spoliations témoignant de toutes les transformations d'une histoire vécue.

L'exposé de **Jean Clam** rappelle que les sciences de la culture ont un besoin urgent de se laisser scandaliser par une mémoire vivante. L'historisme du 19^e siècle connaît un tournant avec l'avènement d'une science de la culture qui ne refoule plus ses désirs et pulsions. L'accumulation du savoir donne d'abord lieu à des spéculations métaphysiques. La crise de l'historisme autour de 1900 débouche finalement sur une pensée moderne de la différence et de la relation. En rapprochant le tournant de 1800 de celui de 1900, Clam observe un effet tardif du romantisme qui provoque l'effondrement de l'hégélianisme et de l'historisme et déclenche un changement de paradigmes. Lors de la discussion, on évoqua la sociologie de Georg Simmel. Simmel tente de désubstantialiser des sciences humaines en les inscrivant dans un modèle qui permettrait une observation phénoménologique de toutes les différences historiques sans pour autant se perdre dans une relativité à l'infini.

En dépassant la séparation entre belles lettres et épistémologie, **Michael Wetzel** revient sur les premières approches d'une théorie des médias visuels autour de 1900. Partant des réflexions mathématiques et philosophiques de Marcel Duchamp, Wetzel présente l'avant-garde d'une première théorie des médias qui prend en compte à la fois les conceptions du temps (Poincaré, Bergson), les expériences physiques et les nouvelles formes artistiques. L'élargissement des limites oculaires du photographe László Moholy-Nagy, montre par exemple une numérisation avant la lettre. Grâce à la notion de l'"infra-mince" de Marcel Duchamp, on découvre un modèle des différenciations et déplacements du temps. Les médias deviennent alors des générateurs des possibilités virtuelles et la perspective statique est remplacée par des effets de mouvements (cinéma) et de tensions. Grâce à l'art moderne (par exemple le cubisme), la temporalité des processus culturels devient elle-même visible.

C'est ici qu'intervient le soupçon d'**Helmut Lethen** qui décèle une grande nostalgie pour l'évidence et la présence physique dans les sciences de la culture d'aujourd'hui. On peut même parler des scènes et d'une poétique de l'évidence. A partir de l'exemple de la fascination des couleurs chez Hofmannsthal qui veut développer une physiologie des sens, Lethen montre que ce scénario est déjà connu au tournant de 1900. Mais qu'est-ce que nous apprend cette attirance de la vie magique et impénétrable des choses inanimées qui ne retrouvent qu'une faible connotation dans le langage ? Ne promet-elle pas un accès direct à ce qui serait « en

3 Rainer Rochlitz, *Le désenchantement de l'art*, Paris, 1992, p. 54.

dehors » (M. Foucault) ? Lethen donne l'exemple des empreintes du corps dans l'art moderne qui ne se suffisent pas à elles-mêmes mais nécessitent au contraire une explication de la part de l'observateur. Le fait de surévaluer la singularité d'une trace du corps montre avant tout une fascination pour l'événementiel et risque de mettre à écart la question de sa signification. Wetzel ajoute la définition de Jacques Derrida selon laquelle le témoignage et l'épreuve ont une fonction différente : tandis que l'épreuve a besoin d'un médium, le témoignage nécessite un commentaire.

En Italie, les *studi culturali* seraient impensables sans des précurseurs tels que Antonio Gramsci, Pier Paolo Pasolini, Ernesto de Martino. La relation entre les sciences de la culture anglo-saxonnes, allemandes et autrichiennes et les échanges avec la théorie française (de Certeau, Bourdieu, Foucault etc.) ont suscité une redécouverte des personnalités qui ont joué un rôle décisif dans l'internationalisation des sciences de la culture en Italie. Pour **Michele Cometa**, c'est la figure de l'intellectuel au moment du plus grand danger – le prisonnier Gramsci ou l'exilé Benjamin en témoignent – qui expliquerait le besoin d'un renouvellement épistémologique de l'histoire culturelle. À travers les cahiers de prison de Gramsci, Cometa présente quelques topoi « essentiels » d'une critique moderne de la civilisation (naufrage, catastrophe, métamorphose, révélation du détail, ordre et désordre du récit historiographique) afin d'analyser une tactique philologique qui ne recule pas devant des innovations et des terminologies. La question de la méthodologie est au centre du testament de Gramsci. Ce testament tente de brosser le portrait du scientifique à la hauteur de son objet de recherche : une histoire culturelle attentive à la productivité des anachronismes révélateurs.

Grâce à la richesse des conférences et à l'intensité des débats, ces deux demi-journées ont permis de faire un premier bilan sur quelques thèmes et points sensibles concernant les théories et critiques des anciennes *Kulturwissenschaften*. A la suite de cette confrontation entre plusieurs pays, penseurs, médias, disciplines et époques, nous souhaitons désormais approfondir la dimension historique des premières *Kulturwissenschaften*. Ce tournant du siècle nous semble essentiel car il permet de comprendre l'impact des sciences de la culture contemporaines. Peu nombreuses sont les publications en France qui se consacrent à une réévaluation des débats et des méthodes autour de 1900. C'est sur cet aspect que nous envisageons de recentrer notre thématique pour la prochaine journée d'étude en novembre.

Andrea Allerkamp